



**Pascal Commère**

## **Dans l'herbe**

*Dans l'herbe* de Robert Marteau  
(Éditions Champ Vallon, 2006)

Saluons le hasard tout d'abord grâce à quoi ma main rencontra sur l'une des piles restées en attente ledit livre, dont je ne savais rien avant de soulever la couverture, cependant que le titre, pour anodin qu'il soit, orientait ma rêverie vers un univers végétal, d'une tonalité toute champêtre. Ajoutons que, le mot roman caché par une bande placée dans la partie inférieure, j'ai pensé à un livre de poèmes, dans la mouvance des précédents : Liturgie, Registre ou Louange, dans lesquels Robert Marteau consignait avec méthode, mais non sans fraîcheur, les presque petits riens de la beauté du monde, en une célébration quotidienne de l'écriture, pliée selon le nombre de syllabes et de vers d'un sonnet. D'où l'impression de raffinement ressentie à leur lecture, en même temps que la prise en compte pour chacun d'eux d'une somme. L'enjeu est tout différent cette fois. D'abord parce qu'il s'agit d'un roman ; un roman qui met en scène une époque vieille de presque un siècle déjà. Ce qui confère un certain recul à la vision qu'on a de l'ensemble, bien que la narration, en prise directe sur la parole rapportée, fasse de nous des contemporains de ce qu'on lit à l'instant. Et pour une seule raison qui tient à l'écriture, laquelle ramasse tout ça dans un grand mouvement de prose, mêlant dans une simultanéité plus ou moins différée et le temps et la vie. On mesure l'ampleur du projet. L'étonnement qu'il génère aussitôt chez le lecteur, ne serait-ce qu'en raison de la forme. Pour ne rien dire de l'impression d'étrangeté qui s'empare de nous, due pour une part à la prise en compte de la matière considérable qu'il remue. Sans pauses ni coupures, ni repentirs d'aucune sorte. De la parole uniquement et vivante avec ça, d'une seule coulée. Comme qui dirait une tranche d'histoire, encore que d'histoires au pluriel, et dans un bled perdu. Ou presque. Trou-du-cul du monde, dira-t-on, lieu unique, comme il en est tant alors dans nos provinces, malgré le voisinage. Un village, donc – et d'autres qui jouxtent : Chambourg, Souillans, quelque part dans les Deux-Sèvres. Rural, cela. Quinze vingt maisons au creux de la forêt, d'où que chaque habitant y travaille au moins en partie, consacrant le reste aux travaux de culture, champs et prés, quelques vaches, deux trois arpents de vigne – pour la piquette, la goutte de fin de repas. Autant dire des activités semblables à celles qui existent ailleurs en matière agricole, pour une bonne partie au moins du pays, les provinces du Sud exceptées peut-être. Parce qu'on est dans les années vingt trente, que la France alors est majoritairement rurale. Et qu'on aurait tort de négliger la part de notre culture qui s'y rattache, par le biais de la petite histoire, on y vient, autant qu'au travers de celle qu'on a lue dans les livres, dix ans à peine davantage qu'a eu lieu la grande saignée, tellement présente encore et qui revient à maints détours de phrases, du seul fait de prononcer le nom d'une famille, pas si nombreuses pourtant, toutes ou quasi ayant perdu un de leurs membres là haut dans ces terres à betteraves qu'on ne sait pas où elles sont au juste. Et qu'on soit dits d'en bas, on n'en a pas moins le cœur blessé, si dénué de savoir livresque qu'on serait et le sachant, tout tremblant qu'on se tienne en formules apprises aux pieds du p'tit Jésus qui n'en finit pas d'accorder sa miséricorde.

Tout cela bien présent, et dans la langue même. Qu'on mesure la place que tient la religion alors, et dans les régions à l'Ouest plus encore. Quand ceux du camp adverse ne s'en laissent pas compter, refusant haut et fort même un pied à l'église. Mais tout ça on le sait ; on l'a lu, on l'a vu.

Sauf qu'un mouvement de langue qui d'entrée s'institue englobe dans sa tourne et la chronique et ce dont elle tire son écho, jusque dans le surgissement d'un patois qui affleure, débordant la trame, comme seul capable de restituer dans sa totalité la véritable identité d'un lieu. À commencer par le langage, droit sorti de la bouche de ceux à qui la littérature ne reconnaît pas le droit de dire et qui, réunis là, forment à leur échelle un microcosme du monde dans toute sa complexité, d'autant plus vraisemblable qu'il paraît enchâssé, cerné qu'il est par quelques chemins empierrés, la forêt, et pas plus de routes qu'il n'en faut pour se rendre plus loin. C'est-à-dire à deux pas, où chacun comme ici quant à la descendance naît d'un tel ou d'une telle, qu'on soit gars ou fille – « drôle » ou « drôlesse » ici – quand le nom des familles, ainsi que veut l'usage, renvoie d'office aux terres qu'elles cultivent bail après bail, qui sont dites ces familles « en ferme » ; et qu'il faudrait ouvrir au moins le Code rural, sinon registres d'archives ou ceux dits paroissiaux, pour retrouver des termes chantournés comme ceux-ci, et savants avec ça. Du fait que les mots qu'on dit tous autant, qu'on répète, abritent moult savoirs dont au cours des temps on a perdu le sens, et parfois l'origine. Pour exemples ces deux-là, tant d'autres au fil des mots, qu'est une grande coiffure dite ici « quichenotte », ou, venue du droit ancien, la parcelle de terre ayant pour nom une « ouche ». Tout cela restitué dans une trame qui prend en compte des vies, qui, pour être ordinaires, n'en sont pas moins exposées aux tiraillements de la chair ; confrontées qu'elles sont pareillement aux grands choix d'existence. Heurs et malheurs roulés ensemble, d'où surgissent par intervalles les habituels évènements qui marquent une vie ici, ailleurs. On en lit le récit. Sachant que ce qu'on lit ne vaut que par la façon dont c'est écrit, et que celui à qui échoit la tâche, l'auteur donc, a mouillé sa chemise, on peut le croire, pensez : quatre cents pages d'un seul tenant, avec pour unique respiration le balancement de la phrase venue comme naturellement au fil de propos qu'on dirait aussi bien ragots ou potins s'ils ne rejoignaient pas, la tissant, l'œuvre qu'on découvre présentement. On pense bien à Faulkner un peu, Tandis que j'agonise par exemple, pour la capacité de saisir quelque chose du monde en marche, au fil d'un phrasé recueillant l'espèce de mélodie qui sous-tend la diction de ceux qui, ne visant pas l'essentiel, laissent la parole suivre la courbe des faits, dans lesquels ils n'entrent pas, grand Dieu non, dissimulant sous des périphrases polies ce qui ne peut être dit – mais qui le sera, bientôt ! Ce dont on leur sait gré.

## Dans l'herbe

### (Extraits)

La noce avait eu lieu au tout début de juillet, avant que ça se voie. Elle s'était mariée en blanc, avec voile et fleurs d'oranger, et tout, monsieur le Curé étant au courant, ayant donné l'absolution après avoir informé l'évêque. – Le tout, c'est que vous ayez un mariage chrétien et que votre enfant reçoive le baptême. A-t-on vu quelqu'un de chez nous laisser un enfant en dehors de l'Église ? Nous ne vivons tout de même pas comme les chiens et les chats, comme les chèvres qui font leurs chevreaux après qu'on les a menées au bouc. Nous autres, surtout, parce que nous sommes quasiment tout le temps auprès des bêtes, nous avons plus que tout le monde à nous respecter. La noce s'est donc tenue en juillet, eh bien vous me croirez si vous voulez, il y en a eu – que je ne nommerai pas parce que tout le monde les connaît – oui, il y en a eu de bien intentionnés qui en plein mois de juillet ont su trouver des choux pour mettre au bord du chemin qu'emprunterait le cortège, façon de faire savoir qu'ils étaient au courant et qu'elle et lui avaient planté les choux et que l'enfant était en route et qu'il naîtrait donc dans un chou et qu'elle n'avait donc pas à porter sa couronne de fleurs d'oranger. Celle qui menait l'orchestre (on l'a su, tout se sait), c'est Armande Trotou, vous savez bien qui habite en face du cimetière, la femme à Pas-trop-Fort comme on l'appelle vu qu'il est cantonnier et qu'il passe autant de temps accoté les bras croisés sur le manche de sa pelle à attendre que ça passe ou attendant que quelqu'un venant à passer descende de sa bicyclette pour bavasser un moment, non pas qu'il soit ce qu'on appelle un moulin à paroles, mais parce que toutes les occasions lui sont bonnes pour gagner un peu de temps jusqu'à l'heure de la débauche qu'il ne va pas manquer soyez en sûrs, quitte à vous couper la parole pour mettre les outils dans la brouette s'il n'est pas loin de chez lui ou les attacher au cadre de sa bicyclette s'il se trouve tant soit peu éloigné. Ils ont deux drôles pour le moment ou bien plutôt un drôle et une drôlesse. Elle ne sort jamais de chez elle mais a tout le temps le museau collé à sa vitre écartant un coin de rideau au moindre signe qui se fait sur le chemin, assistant de là aux enterrements, se marmonnant que c'est bien le temps de bénir le mort, que ça ne va pas empêcher qu'il pourrisse dans la terre. On se doute que c'est ce qu'elle se dit, parce que plus d'une fois c'est ainsi qu'elle a causé à sa voisine, la pauvre Mélina qui à peine accouchée se trouve encore enceinte, ce qui fait dire : Que voulez-vous ? quand le pain manque on se jette sur la viande, ça à propos de son original qui a un poil dans la main ce qui fait qu'il a des forces pour le reste. Et qui en pâtit ? c'est elle, la Mélina. Débrouille-toi comme tu peux avec ton ventre et tes mioches. Qu'il le dise ou ne le dise pas c'est ainsi que ça se présente. Bon, Marie a eu son enfant plus tôt que ç'aurait dû être si les convenances avaient été respectées ce qui fait qu'Armande l'a eue belle de dire et répéter vous voyez bien que je ne m'étais pas trompée que ça n'a pas été volé qu'elle ait eu quelques feuilles et trognons de choux sur son chemin, ce qui avait été, bien entendu, sa propre ouvrage, encore qu'au lieu de bouger elle-même elle l'avait fait faire par ses enfants, ce qui n'est pas des plus reluisants. Ça n'est pas de quoi parle Marie en ce moment, mais elle raconte que son père leur avait donné une vache au moment de leur mariage et que c'était à elle qu'était confié le soin de la nourrir et qu'elle l'emmenait donc au champ avec les bêtes de son père et de sa mère, et avec les deux biques de sa grand-mère Adélaïde, et que voilà-t-il pas qu'ayant apporté le journal pour lire le feuilleton qu'elle suivait sa vache s'était mise dans un trèfle et y avait brouté un bout de temps, jusqu'à ce qu'elle s'en aperçoive en tout cas et qu'elle lui envoie Atosse leur chienne qui toute

contente l'a ramenée en lui mordant les jarrets, ce qui fait que je lui ai donné un demi-sucré dit Marie, et elle, selon son habitude quand elle est contente et quand elle a reçu sa récompense, s'est mise à danser à sa manière c'est-à-dire à tourner et valser en se mordant la queue jusqu'à ce qu'elle tombe saoule. Je rentre à l'heure dite et comme si de rien n'était et sans plus songer à ma vache qui avait été dans le trèfle ; et je la rentre et l'attache comme d'habitude après être passée, comme on fait, les faire boire à la mare, et les autres les ayant laissées à ma mère pour qu'elle les rentre, ce qui fait que m'étant lavé les mains je m'occupe du petit qui était resté comme d'habitude avec ma grand-mère Adélaïde et je me mets à préparer le repas pour qu'il soit prêt quand Luc arriverait rentrant de la forêt et ayant soigné les chevaux, et nous n'en étions pas à la moitié du repas que nous entendons bromer. (...)

\* \* \*

– Bonjour, monsieur Saboureau, a dit grand-mère Gédéon à l'homme qui a la casquette et qui tient le drapeau rouge. On l'a vu venir noir comme un chaudron, enveloppé dans la fumée qu'il crache et qu'il souffle, et d'instinct on s'est écarté quand il a été à notre niveau et qu'après la locomotive toute suante il y a eu les wagons verts tenus les uns derrière les autres par des chaînes et des crochets entre les tampons. Et comme ça grinçait, couinait, silait de plus en plus fort à cause du freinage ça s'est à la fin arrêté et on a vu le mécanicien se pencher là-bas où la locomotive hoquetait dans des giclées de vapeur et il était barbouillé de suie sous la casquette à visière de cuir qu'il portait au-dessus de ses grosses lunettes de moto. Les voyageurs pour Miran descendent, s'est écrié monsieur Saboureau, et il continue en disant : Le train desservira les gares de Prigné-Forgerie, Triquard, Chéneau, Faye. Et c'est à ce moment que nous avons vu descendre tonton Jérôme qui a posé sa valise sur le gravier du quai, et nous avons tout de suite été vers lui pour l'aider parce que de son côté il aidait tante Hildegarde à descendre, ce qui faisait un tableau pareil à ce que nous avons vu en photographie dans le journal *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest* quand la reine et le roi d'Angleterre étaient venus rendre visite au Président de la République française pour renforcer, comme il était écrit, les liens entre les deux pays et cimenter l'Entente cordiale, et quand ça s'était passé, tonton Jérôme avait écrit à grand-père Gédéon, son frère, que toutes ces cérémonies ne servaient qu'à épaissir l'écran de fumée fait pour nous masquer la vérité, à savoir que notre pays était en pleine décadence et à la remorque des Anglais qui nous menaient par le bout du nez pour que nous agissions selon leur guise, parce que depuis Waterloo ils s'étaient juré de ne plus nous laisser le bec hors de l'eau et cela grâce à la complaisance et à la complicité de la Grande Loge de rite écossais elle-même traître à l'Ecosse qui avait autrefois vu sa reine Marie, catholique et sainte, décapitée par ces anglais qui les avait asservis. Et c'est ainsi que tante Hildegarde s'est trouvée avec nous sur le quai, en bottines, un chapeau de demi-saison sur ses cheveux d'un beau gris bleuté, sa belle tête de sainte femme au-dessus de son col discrètement dentelé autour. Embrassades et biges. – Ah ! que ça fait plaisir de se sentir les pieds sur le vieux bout de terre qui vous a vu naître. – On aimerait quelquefois changer d'air, mais que veux-tu quand la vie vous a asservi il n'y a plus qu'à accepter son servage, répond grand-père Gédéon à son frère Jérôme. – Remercions plutôt le bon Dieu de nous avoir permis de nous retrouver aujourd'hui à l'occasion d'une union qu'il bénira malgré les blasphèmes de notre pauvre cousin Octave pour lequel il nous faut prier afin que le bon Dieu un jour veuille bien l'éclairer. Tante Hildegarde est ainsi, jamais ne jetant la pierre à qui que ce

soit, ce qui ne veut pas dire que c'est du goût de tout le monde ; et même à grand-père Gédéon quelquefois ça lui porte sur les nerfs, mais si ça se produit, Marie lui en fait la remontrance, ce qu'il accepte venant de sa fille unique qui a pour meilleure amie et confidente sa cousine Rachel qui d'ailleurs ne va pas tarder à arriver, assise qu'elle va être, si les choses n'ont pas changé, derrière Valentin sur la grosse moto qu'ils ont, et qu'il affectionne démesurément, il faut bien le dire, puisqu'elle est devenue ni plus ni moins que le tourment de la famille parce que chaque fois que Rachel se trouve à être enceinte ça aboutit à une fausse couche à cause des trépidations et secousses de la machine roulant sur la route. Grand-mère Adélaïde dit : On créait qu'ils le font exprès. Pendant nos embrassades et nos biges le train s'ébranle juste après que monsieur Saboureau en a donné le signal avec son sifflet à roulette et son drapeau rouge, et ensuite il s'en vient jusqu'à nous pour saluer tante Hildegarde et tonton Jérôme qui avec sa barbe et sa forte stature en impose au point qu'on pourrait le prendre pour un ministre et que si on le voyait photographié à la première page de *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest* on pourrait croire qu'il s'agit d'un de ces personnages qui font la pluie et le beau temps tout aussi bien chez nous qu'en Amérique. Il avait été gendarme. Et il aimait dire : Ça se voit, non, suis-je pas grand, fort et bête ! – Tais-toi, grand bêta, disait alors tante Hildegarde. Que ferais-tu si quelqu'un s'avisait de te le dire ? – Eh bien que ton quelqu'un s'en avise et nous verrons.

Robert Marteau est né en 1925 dans le Poitou. Il a vécu à Montréal de 1972 à 1984, avant de rejoindre Paris où il vit aujourd'hui. Poète, romancier, traducteur, essayiste, diariste, son œuvre compte une bonne trentaine de titres publiés au Seuil, chez Gallimard, à La Différence, puis chez Champ Vallon (dernier en date : *Le temps ordinaire*, 2009). Il a reçu le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française en 2005 pour l'ensemble de son œuvre poétique.